

se jeter dans ses bras, tant elle était heureuse et fière de l'espèce d'ovation dont il était l'objet, et qui réparait si complètement la pénible impression restée dans quelques esprits à la suite de l'altercation de Diégo avec son père.

Cependant elle s'était ravisée, en se rappelant qu'elle ne devait pas fournir un nouvel aliment à la malice de ceux qui avaient épousé la cause de l'alcade.

Dans l'intervalle, la petite troupe composée du curé, d'Anastase et de Jayme, escortée par une douzaine de paysans, était arrivée pas à pas jusqu'à l'église. L'abbé Juan, aidé par vingt bras en même temps, avait mis pied à terre, et, soutenu par sa nièce et par Diégo, il avait lentement gravi les degrés de l'escalier et était rentré dans la grande pièce, où il s'était laissé choir dans un fauteuil.

Rafaël et le sergent Robreno se tenaient avec Diégo et Jayme debout, auprès de lui. Marie allait et venait, disposant sur la table tout ce que l'armoire contenait de provisions, pour reconforter son oncle et ceux qui l'avaient ramené.

Dans son contentement, elle n'avait pas arrêté ses regards sur le bandage qui ceignait la tête du blessé. Lorsqu'elle le remarqua, elle eut un cri de surprise et d'effroi ; mais le vieillard la rassura en lui répétant qu'il n'éprouvait aucune souffrance et que la plaie avait commencé à se cicatriser.

Il fallut nécessairement à ces raisons ajouter tous les détails qui avaient accompagné l'accident, et comme l'abbé parlait avec lenteur et était à chaque moment interrompu par les interrogations, il se passa près d'une heure avant que chacun eût obtenu satisfaction. Le curé ne manqua point de faire l'éloge de Jayme, à qui il était, disait-il, redevable de la vie. Il offrit au contrebandier l'hospitalité au presbytère, en échange de celle que Tonia lui avait si cordialement donnée dans la forêt. Mais Jayme, aussi modeste que bon, se répandit en excuses et demanda comme une grâce qu'on le laissât partir immédiatement.

—J'ai besoin, dit-il, de rentrer au logis avant demain. Je l'ai, du reste, promis à Tonia, et j'ai l'habitude de tenir parole.

Comme ce refus de séjourner plus longtemps à la Chénaie était péremptoire, personne ne voulut le contrarier. Après avoir serré la main de l'abbé et lui avoir renouvelé de grand cœur ses offres de service, Jayme alla rejoindre Anastase, et tous deux quittèrent le village, heureux d'avoir fait une bonne action.

Leur départ fut suivi presque aussitôt de celui de Rafaël, qui regagna le moulin du Carrefour ; puis Diégo et le sergent allèrent retrouver la cellule de l'église qui leur servait provisoirement de logement.

Le curé et Marie étaient restés seuls.

—Savez-vous, mon oncle, dit la jeune fille, qui ne connaissait encore rien de l'issue des démarches du vieillard, que le sergent quitte demain la Chénaie avec les recrues ?

L'abbé Juan eut un profond espoir. Il ne répondit point, et son silence fit frissonner de crainte la pauvre enfant. Mais elle était trop inquiète pour vouloir demeurer plus longtemps dans l'incertitude. Torturé par l'appréhension, soutenu par l'espérance, son cœur se fût brisé au combat de ces sentiments opposés, si ce combat n'avait cessé promptement. Elle aurait voulu en même temps tout savoir et tout ignorer, et elle sentait que dans l'une ou l'autre de ces alternatives il n'y avait pour elle qu'amertume et souci.

Quant au vieillard, oubliant un moment les préoccupations de sa nièce, il avait promené ses regards autour de la chambre, comme s'il eût

cherché quelqu'un, puis il avait demandé avec un visible mécontentement :

—Et Roch ? Pourquoi n'était-il point ici, il y a un instant ? Qu'est-il devenu ?

—Je l'ignore, répondit la jeune fille avec indifférence. Il y a deux jours que je ne l'ai vu.

—Deux jours ! s'exclama le curé en faisant un bond sur son siège.

—Je croyais, mon oncle, que vous aviez autorisé cette absence.

—Ne dis pas absence, dis disparition mon enfant. Il y a là évidemment un mystère.

Le vieillard s'était levé et arpentait la pièce, marchant de long, la tête baissée et pensive.

Machinalement ses yeux s'attachèrent sur Marie, adossée à la cheminée et pareille à une statue.

Il la contempla un moment, puis lui prenant tout à coup les deux mains :

—Mon enfant, dit-il, je comprends ta douleur mais j'ai pour devoir de te dire la vérité ; mon voyage a été inutile. Diégo partira.

La jeune fille eut un cri déchirant et faillit s'évanouir.

—Courage, mon enfant, dit le prêtre, il nous reste quelques heures encore, et Dieu n'a besoin que d'un instant pour nous sauver. Je veux boire le calice jusqu'à la lie et faire un effort suprême, un effort désespéré. A la première pointe du jour, j'irai chez don Gaspar, je lui parlerai, je me jetterai à ses pieds...

Marie ne l'écoutait pas. Elle était tombée à genoux devant l'image de la Ste. Vierge et priait, le visage inondé de larmes.

Le curé attendait une réplique. Mais lorsqu'il vit que sa nièce avait recours à la plus sûre consolation des affligés, il se rassit, joignit les mains et murmura avec l'accent d'une âme profondément navrée :

—Cela ne se peut pas ; non, cela ne se peut pas !

XVIII

LE MYSTÈRE

Le voyage de Roch à Salamanque avec le meunier Blas s'était passé sans incident. Ils avaient trouvé aux portes même de la ville un tabellion qui avaient régularisé leur marché. Toutes les écritures dûment passées pour substituer le sacristain à Rafaël, ils avaient repris le chemin du moulin, où la tante Paca les attendait avec impatience. La brave femme avait improvisé un repas copieux, et les bouteilles alignées sur la table indiquaient que l'on allait sceller le contrat autrement qu'avec des échanges de paroles et de signatures.

Cependant le repas ne fut pas aussi joyeux que la digne meunière se l'était promis ; il eût fallu, pour l'animer, que Rafaël y assistât, et qu'aucune pensée triste n'occupât l'esprit du sacristain. Or, bien que Roch ne regrettât point sa résolution, la certitude qu'il allait bientôt quitter ce village où s'était passée toute son enfance et où il laisserait, peut-être pour ne plus les revoir, tous ceux qu'il aimait, le livrait malgré lui à une sombre mélancolie, et les gais propos, le bon vin de l'oncle Blas et de sa femme ne parvenaient guère à la chasser.

—Dis-moi, enfant, s'exclama enfin la tante Paca, te repentirais-tu d'avoir fait ce que tu as fait... ?

—Me repentir, tante Paca ! s'écria le jeune homme. Ah ! vous me connaissez mal. Ne vous ai-je pas confié mon secret ? Et pouvais-je ou devais-je agir autrement que je n'ai fait ?

—Mais pourquoi, hasarda le meunier qui brûlait toujours de savoir le véritable motif de la détermination du sacristain, pourquoi, maintenant qu'il n'y a plus à revenir sur nos conven-

tions, ne pas dire tout haut la vraie raison de ton départ ?

—Oncle Blas, répliqua gravement l'orphelin, il y a des projets que l'on n'exécute qu'au prix d'une extrême discrétion. D'ailleurs je n'ai pas à tirer vanité de ma décision. Je l'ai prise sciemment, avec calme, et plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que j'ai fait mon devoir.

—Eh bien, soit, n'en parlons plus, dit le meunier en vidant son verre d'un trait. Quoi que tu en aies, tu ne m'empêcheras pas de répéter partout que tu es de ces cœurs simples, mais grands, qui ne mettent point leur ambition à satisfaire leurs intérêts égoïstes et abdiquent plutôt leur bonheur personnel pour se dévouer au bien d'autrui. Quel père ne serait orgueilleux d'avoir un fils tel que toi ?

Une larme brilla dans les yeux de Roch. Pour la première fois depuis bien des années, l'orphelin se rendait compte de la réalité de sa situation. Oh ! sans doute, il eût fait, lui, la joie, l'orgueil d'un père : il eût aimé, vénéré, adoré sa mère ; et ce sang, qu'il consentait aujourd'hui si généreusement à verser pour un étranger, combien n'eût-il pas été plus ardent à le répandre pour les siens. Hélas ! sa bonté naturelle, sa constante douceur, sa patience proverbiale, son humilité toujours prête au sacrifice n'avaient point suffi pour lui épargner les plus dures épreuves. Privé de famille, il n'avait connu que fort vaguement ces joies du premier âge dont le souvenir forme comme le fond même de la vie : puis, quand le premier sentiment d'amour s'était éveillé en lui, il avait senti tout à coup un vent brûlant passer sur son âme et dessécher à jamais la fleur si riante de ses espérances, morte et fanée maintenant comme le petit bouquet de violettes qu'il baisait en pleurant dans ses nuits d'insomnie !

Toutes ces pensées envahissaient son cerveau il serait demeuré dans cette prostration pendant plusieurs heures, si l'oncle Blas ne l'avait arraché à sa torpeur en le secouant vivement par le bras.

—Hé ! diantre ! s'écria le meunier, crois-tu donc que ces bouteilles sont sorties de la cave pour y rentrer toutes pleines ? Buvans mon garçon, et noie ton dernier souci, s'il t'en reste.

La tante Paca avait rempli les verres et levait le sien à la hauteur de ses lèvres :

—A la santé du futur capitaine, dit-elle, et à tous ceux qu'il l'aime !

Cette dernière parole électrisa le jeune homme.

—Merci, tante Paca, dit-il après avoir avalé une gorgée de vin. A votre santé à tous deux, braves gens qui m'avez rendu un si grand service !

—Le service est pour nous, enfant, dit la meunière en comprimant un sanglot. Et ne crois pas que nous soyons quitte pour quelques pièces d'or...

—...Qu'il n'a pas encore touchées, compléta l'oncle Blas. J'aurais dû commencer par là, mon garçon, et te compter les huit mille réaux.

Il se leva et alla tout de suite à une armoire d'où il tira un gros sac, puis il étala les douros pièce à pièce sur la table.

—Vingt et une onces d'or, comme nous avons dit et écrit, ajouta-t-il ; vérifie si tu veux.

Roch avait, de son côté, pris dans sa ceinture une bourse en fil d'estame comme en ont les muletiers. Il y avait laissé tomber de l'argent, indifféremment, sans le regarder. Ensuite il avait atteint l'écritoire, et sur un bout de papier il avait écrit une lettre qu'il avait enfermée dans la bourse.

Remettant alors la bourse dans sa ceinture, et saisissant son chapeau et son bâton, il se leva pour prendre congé.—(A continuer.)